

A TRAVERS MES LIVRES.

LES TROUBLES DE BELFAST.—Erin-go-bragh.

Les derniers journaux d'Europe ont encore une colonne sur les malheureux événements d'Irlande. Leurs récits font mal à lire. Pauvres fous qui s'égorgeant en d'inutiles querelles et de séditieuses provocations!

Voyez les gravures de l'Illustrated London News; quel amer spectacle pour le regard! quel hideux tableau pour l'imagination!

Ce simulacre de guerre civile que nous donnent les catholiques et orangistes aux prises, se bousculant, et se ruant les uns sur les autres, est-ce donc là le dernier mot de la civilisation moderne en Irlande? Est-ce que les mesures de conciliation de M. Gladstone n'amèneront pas d'autre résultat? Est-ce qu'il ne nous sera pas permis d'espérer des jours meilleurs pour ce pauvre peuple, qui a tant pâti et tant souffert? De loin, il nous semble que les esprits devraient se pacifier, que le calme et l'apaisement devraient entrer dans les cœurs, que les griefs devraient disparaître, les aspérités s'aplanir, et qu'un souffle de charité venant rafraîchir les vieilles haines, devrait former comme un niveau social où toutes les croyances et toutes les opinions pourraient se rencontrer sans dégainer et mettre flambeur au vent. Mais il n'en dit rien, une émeute succède à une émeute, et l'année présente est faite à l'image de l'an passé.

Il y a donc toujours des sujets de plainte, toujours des torts à redresser, toujours du malaise dans les esprits, toujours des colères dans les cœurs? Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque les feuilles anglaises elles-mêmes l'avouent. Eh! mon Dieu, que voulez-vous? Ce n'est ni dans un jour ni dans un an, que le travail législatif du parlement peut reconstituer pour ce pays un état social mieux équilibré! Il faut le temps, ce ciment par excellence des bonnes institutions, pour que la rénovation s'opère et que les grands changements voulus par la loi puissent entrer dans les mœurs des populations!

Les maux du passé ont été si grands, si lourds, si cruels, si irritants, qu'ils ont créé comme une épaisse couche d'amertume sur le sol de la verte Erin, chantée par le poète. On a bien déclamé contre l'esclavage, dans le Sud; et l'on a eu raison.

L'Irlandais ne fut jamais esclave, dans le strict sens du mot, mais son sort en était-il pour cela bien préférable? Appellons-en au témoignage d'un Anglais, Sir Cornwall Lewis, et l'on apprendra qu'en 1835, les Irlandais (ceux de Manchester du moins) étaient à la lettre ce que, au dire de Tacite, les juifs étaient chez les romains, *despectissima pars servientium*, la fraction la plus méprisée de la population travailleuse, une race séparée parce qu'elle était une race rejetée. La répugnance à l'union, continue-t-il, est toute du côté des Anglais, non du leur. "Dans les fabriques, nos enfants se plaignent d'être placés à côté des enfants irlandais, et dans les écoles du dimanche, les Anglais se tiennent à l'écart."

Ah! il ne suffit pas d'aimer son pays, pour le rendre heureux, et jouir de son bonheur! Est-il un monde amant plus passionné pour sa belle que ne l'est l'Irlandais pour sa chère Erin? Il aime son Irlande, comme on aime une maîtresse, une épouse chérie, ce pauvre émigrant que vous voyez quitter l'Europe en pleurant, pour venir demander à l'Amérique un coin de terre où planter sa tente, et du pain pour ses enfants! Et il part, pourtant, l'infortuné, parce que, sans cesse talonné par la misère déguenillée, par la faim aux joues décharnées, il n'a plus ni trêve ni repos. Aussi quels souvenirs brûlants il reporte vers sa terre natale le pauvre exilé! Écoutez le poète Campbell :

"Triste est mon sort, dit l'exilé au cœur brisé; le daim sauvage et le loup peuvent s'enfuir vers un abri: moi, je n'ai aucun refuge pour échapper à la faim et au danger; il ne me reste ni foyer ni patrie. Sous les vertes tourelles exposées au soleil, dans ces lieux où vécurent mes ancêtres, jamais, non, jamais je ne repasserai de douces heures; je ne couvrirai plus ma harpe de pleurs sauvages et je ne l'accorderai plus à l'air d'Erin-go-bragh."

"Erin, mon pays! quoique triste et oublié, je revisite dans mes rêves ton rivage battu par la mer; mais, hélas! je me réveille sur une terre lointaine et étrangère, et je soupire pour les amis qui ne me rencontreront plus. O destin cruel! ne me ramèneras-tu jamais dans un séjour de paix où les périls ne puissent plus me traquer? Mes frères ne m'embrasseront-ils plus? Ils sont morts pour me défendre, ou vivent pour me pleurer."

"Oh est la porte de ma cabane fermée par le bois sauvage? mes sœurs et mon père, déplorez-vous sa chute? Oh est la mère qui veille sur mon enfance? Oh est le sein de ma bien-aimée, plus chère que tout? O mon triste cœur, que le plaisir a depuis longtemps abandonné, pourquoi m'avoir rappelé un trésor si vite évanoui? Mes larmes peuvent tomber sans mesure comme des gouttes de pluie, mais elles ne sauraient rappeler les transports de joie ni la beauté."

"Étouffons, étouffons tous ces tristes souvenirs. Mon cœur solitaire ne forme en mourant qu'un vœu; ô Erin! un exilé te légèra sa dernière bénédiction, terre de mes ancêtres, Erin-go-bragh! Enseveli et froid, quand mon cœur ne battra plus, que tes champs soient verts, ô la plus douce des îles de l'Océan! que tes bardes qui touchent de la harpe chantent à haute voix avec dévotion: "Irlande, ma chère Irlande toujours!"

UN SOLITAIRE.

LE VIEUX FUMEUR DE LA MONTAGNE.

(Suite et fin.)

S'étant remis un peu, il poursuivit :

—Je n'ai jamais connu mes parents. Où suis-je né? De quel père? Quelle est ma nation? Je ne saurais le dire. Je pris le nom d'une famille qui m'adopta jusqu'à l'âge de douze ans, je fus parfaitement bien traité. On me mit à l'école et j'appris à lire et à écrire, ce qui est assez rare parmi les gens de mon temps. Je me croyais de la famille, lorsque la mort vint frapper mon bienfaiteur. La veuve restait relativement pauvre, et cette brave femme m'apprit en pleurant que je n'étais pas son enfant; comme elle ne pouvait suffire à l'entretien de sa famille, je compris qu'il me fallait aller gagner ma vie ailleurs. C'est bien pénible de perdre sa mère, lorsque la mort l'enlève, mais vous ne sauriez comprendre comme c'est autrement pénible d'y renoncer lorsqu'elle est vivante, de se sentir détaché par le cœur, par l'âme, par le corps, des plus douces, des plus saintes affections. Ma mère n'était plus ma mère, mes sœurs, mes frères n'étaient plus mes sœurs, mes frères, la maison, mon chez nous devenait le toit d'un étranger. Je tombais dans la vie comme un membre pantelant amputé sur le tronc de la

famille. On m'arrachait avec mes racines du sol qui m'avait nourri et je roulais inerte sur le sein de la Providence. Quelle main viendra me relever pour me transporter ailleurs?

Comment ai-je pu résister à une pareille douleur? comment ai-je pu vivre et vieillir au milieu des hommes? je ne puis le concevoir. Encore aujourd'hui, lorsque je me rappelle les déchirements de ce moment terrible, toute ma chair en frémit.

Par bonheur, cette mère me parla de Dieu qui prend soin des petits oiseaux, de l'enfant Jésus, et alors ses paroles qui m'étaient tombées comme du plomb sur le cœur se dissolvèrent et jaillirent en larmes de mes yeux.

La pauvre femme me prit dans ses bras, me serra étroitement sur son cœur en me disant :

Va, mon Henri, tu m'appelleras toujours ta mère et garde le nom que mon mari t'a donné.

J'essayai de la remercier en l'appelant maman, mais ce doux nom me resta dans le gosier, m'étouffa, je tombai sans connaissance à ses pieds.

Une heure après cette scène, j'étais revenu à moi, j'avais prié et je me sentais soulagé. Je pus dire adieu à toute la famille, mais le seul mot que je prononçai en embrassant la mère fut : "Je reviendrai."

Comme nous demeurions dans une paroisse voisine de Montréal, je me dirigeai vers cette ville que je connaissais un peu, avec mon paquet de hardes sur le dos et un écu français dans ma poche.

J'arrivai sur la place du marché, au moment où s'y trouvait un fort rassemblement d'hommes. Monté sur le pilori, en face de la prison, un grand gaillard pérorait au milieu d'eux. Il était coiffé d'un bonnet de velours garni de rassades, vêtu d'une veste et d'un pantalon de drap bleu. Une forte ceinture également garnie de rassades lui serrait les reins et laissait ruisseler ses franges jusque sur les talons. Ses pieds étaient chaussés d'élegants mocassins.

"Le Nord-Ouest! le Nord-Ouest! mes amis, criait-il à pleins poumons, c'est le pays des fourrures et des belles femmes. On y ramasse de l'or à pleines mains, on y boit de la Jamaïque à pleines verres. Trente piastres, par mois mes amis, trente piastres et nourri et transportés pour rien, sans compter les aventures que vous aurez par dessus le marché. Allez chez Chaperon, à l'enseigne de la Boule-Rouge pour y donner vos noms et prendre votre engagement."

"Allons-y? dit un homme près de moi.

"Allons-y," répondit celui à qui il s'adressait.

Je les suivis, sans trop savoir ce que je faisais. On avait parlé d'engagement et c'était le seul mot qui m'était resté dans l'oreille et qui me servait de fil conducteur.

—Les hommes entrent à l'enseigne de la Boule-Rouge et moi avec eux.

Une jeune femme débitait des liqueurs à un groupe nombreux, et n'avait le temps de répondre à personne. Mes deux hommes restèrent là debout, les mains passées dans la ceinture de leurs pantalons, attendant l'occasion de demander des renseignements.

Pendant ce temps, j'avais sur une porte communiquant à l'appartement où nous étions, une affiche écrite à la craie rouge et ainsi conçue :

"Ici on engage pour le Nord-Ouest."

"Entrez ici, dis-je à mes deux hommes, c'est dans cet appartement qu'on engage pour le Nord-Ouest."

—L'un d'eux me toisant. "Mais qui t'a dit que nous voulions aller au Nord-Ouest?"

—Je suis venu avec vous, après avoir entendu le sauvage du marché.

—Se regardant tous deux : "Je crois, dit l'un que c'est un petit sorcier."

—Tu connais donc les êtres de la maison? reprit celui qui m'avait parlé.

—Je ne les connais pas, puisque c'est la première fois que j'y viens, mais je vois bien par l'affiche qu'il y a sur la porte que c'est là qu'on engage pour le Nord-Ouest.

—Tu vois ça, mais comment? je ne le vois pas moi!

—Je le vois parce que c'est écrit et que je sais lire.

—Il sait lire! c'est y drôle un peu! Si jeune! si petit, et moi qui ai trente ans et qui ne connais pas seulement une lettre!

Entrons tout de même, peut-être qu'il a raison.

—Je les suivis encore.

—Un homme qui paraissait endormi sur une table, une plume à la main, leva la tête en nous entendant entrer, se frotta les yeux et nous demanda ce que nous voulions. L'un de nos deux compagnons répondit :

—Voici un petit garçon qui sait lire, à ce qu'il prétend, et qui nous dit qu'il a vu sur la porte qu'on engage ici pour le Nord-Ouest.

—Tu sais lire, toi mon bonhomme, me dit l'agent—car c'était bien l'agent de la Compagnie.

—Oui monsieur et écrire aussi.

—Sais-tu chiffrer également?

—Assez bien monsieur.

—Tiens fit-il, en me présentant sa plume et une feuille de papier—écris moi ton nom là-dessus, ton âge et la date de l'année.

Je fis de mon mieux, comme bien vous pensez.

L'homme examina mon écriture, parut satisfait, et me dit.

—As-tu quelque occupation?

—Non monsieur, je venais voir si vous ne pouviez pas m'en donner?

—Comment t'appelles-tu?

—Henri B. ... Je rougissais en prononçant le nom de famille qui n'était pas le mien.

—Eh bien M. Henri, je t'engage, au salaire d'un homme. Tu vas prendre ma place de suite. Tu entreras les noms à cette colonne, l'âge à celle-ci et la date à cette autre. Tu prendras tes repas et ta chambre, ici, à l'auberge.

Une piastre par jour et nourri, à douze ans, vous comprenez que pour moi c'était une fortune.

Je passai quinze jours dans cet emploi. L'agent, content de mes services me fit offre de le suivre au Nord-Ouest, avec le même traitement. J'acceptai à deux mains. On me compta trois mois de salaire d'avance, soit quatre-vingt-dix piastres. J'en envoyai cinquante à celle qui avait été ma mère en les accompagnant d'une lettre d'adieu. Avec le reste je me munis de chaussures, de hardes résistantes, tout en gardant quelques piastres en poche.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter ma vie au Nord-Ouest. Ce serait faire un trop grand circuit pour revenir à ma pipe. Bref, je fus vingt-quatre ans au service de la compagnie, gagnant une piastre, puis une piastre et demie et à la fin deux piastres par jour.

—Allons, vous avez dû faire fortune.

—Oh! pardon, monsieur, je n'y ai seulement pas pensé. La veuve, voyez-vous n'était pas riche, sa famille était nombreuse

et jeune. Il fallait les élever, les faire instruire, et ça coûtait bien de l'argent.

—Comment? vous avez pourvu à l'éducation de toute la famille?

—Naturellement monsieur, puisque j'en avais les moyens. Ils m'avaient bien recueilli eux, lorsque j'étais tout enfant, sans parents, sans argent—Ils m'avaient appelé leur fils, et les enfants me considéraient comme leur frère. Je portais leur nom, monsieur. Lorsqu'on n'a pas de nom et qu'on vous en donne un, c'est beaucoup allez. Après tout, je pouvais bien en faire ce que bon me semblait de ce nom là, le trainer dans la boue, le salir et la tache serait restée à tous. Dieu merci! il ne m'est pas venu un seul instant la pensée de mettre un sou de côté, tant que la mère vécut et tant que les enfants ne furent pas tous établis. Cette tâche me prit environ vingt-deux ans.

La pipe du conteur était éteinte. Passez-moi encore votre tabac, me dit-il en souriant, si vous ne voulez pas que je m'éloigne trop de mon sujet?

—Avez plaisir mon père. C'est dommage que je n'aie pas apporté un flask de vin ou d'eau-de-vie.

—Ah! pas pour moi, monsieur, je n'ai jamais mis une goutte de boisson forte dans mon corps.

—Vous avez du mérite, monsieur, car dans le Nord-Ouest, on ne crache pas dedans.

—Ce n'est que trop vrai, monsieur, et c'est en partie la triste conduite des trappeurs qui m'a fait abandonner ma position avant d'avoir pu amasser une certaine fortune. Les scandales dont j'étais tous les jours le témoin, me firent prendre cette vie en dégoût, dès que je n'eus plus à soutenir la famille de mon bienfaiteur. Il m'a fallu une tâche comme celle-là pour m'y retenir si longtemps.

Durant les trois ans qui suivirent la mort de ma mère, je pus ramasser une somme de quatre cent cinquante louis. Étant garçon et ne songeant pas à me marier, à l'âge de trente-six ans, je pris le parti de m'en revenir me fixer au pays.

Arrivé ici, je prît sur demande et sans reconnaissance une somme de trois cents louis à un vieux marchand, réputé le plus honnête des hommes, qui cependant ne me l'a jamais rendue. Je vécus quelque temps à même les cent cinquante louis qui me restaient, puis je finis par m'acheter une petite terre sur la rive des mères, où je m'établis avec mon garçon.

—Vous vous êtes donc marié?

—Pardonnez-moi monsieur : Baptiste, celui que j'appelle mon garçon est comme moi l'enfant du malheur. Ce lien commun a seul créé ma paternité. Baptiste est le fils d'une femme qui m'a souri, à mon retour du Nord-Ouest, de la seule femme à laquelle un instant j'ai songé à me marier. Elle était bien gentille allez! la petite Agathe, mais elle avait seize ans et j'en avais trente-six. Il n'est jamais prudent d'accoupler ces deux âges. Pourtant, un jour, qu'elle m'avait fait plus d'agaceries que de coutume, je me crus aimé pour moi-même. Car, je croyais toujours que les jeunes filles ne me prêtaient leur attention que parce qu'elles me croyaient riche. Rentré dans ma chambre, je pris un miroir et m'examinai. J'avais assez bonne figure, je n'étais ni laid ni beau et je pouvais passer pour un joli garçon.

Après tout, me disais-je, peut-être que la petite Agathe m'aime sérieusement? Je secouai ma chevelure, pour la mieux distribuer sur mon front, lorsque dans le toupet même, deux cheveux blancs m'apparurent. C'en fut assez. Ces deux cheveux me représentaient le spectre de la vieillesse qui venait me ravir mes rêves, avec mes boucles blondes. Je remis le miroir à son clou et ne revis plus la petite Agathe.

J'appris, un jour, je ne sais comment, qu'elle était mariée à un ouvrier de St. Roch.

Une année après son mariage, en 1832, le choléra les emporta tous deux, elle et son mari. Il restait un enfant qui survécut. Orphelin moi-même, je devins le père de cet autre orphelin. Je rendais ainsi à la société ce qu'elle m'avait donné, et aussi quelquefois en voyant sourire l'enfant j'étais heureux de me rappeler le sourire de la mère. Les vives affections sont si lentes à mourir dans le cœur. Ceux qui les laissent se développer en toute liberté doivent être sujets à de bien grandes joies ou à de bien grandes douleurs.

Cette perte de trois cents louis dont je vous parlais tout à l'heure me mettait joliment à court de moyens surtout avec la charge d'un enfant. Je pus toutefois m'acheter un cheval, deux vaches, quelques outils et je me mis à défricher ma terre. Vous comprenez que dans les premiers temps, je trouvais la tâche rude, car je n'étais nullement accoutumé à ce genre de travaux. Cependant le courage ne me manquait pas. Lorsque je revenais, le soir, harassé à la maison, le petit me souriait, le souvenir de sa mère me revenait, je le faisais prier le bon Dieu pour elle et le lendemain le lever du soleil me surprenait encore aux champs. Au bout de quelques années, l'enfant put m'aider un peu : il grandit, devint un homme, un beau et bon garçon, qui jamais un seul instant ne m'a donné lieu de me plaindre de lui.

—Mais, bon père, vous ne me dites rien de vos frères et sœurs? Ne pouvaient-ils pas vous aider quelque peu?

—Oh ceux-là! pour la plupart, sont devenus riches. Une de mes sœurs a épousé un jeune homme de talent qui a été plus tard, membre du parlement et même ministre, mais je les rencontrais rarement. Une fois ou deux elle vint me voir chez moi, m'apportant quelques douceurs. C'était une bien bonne femme. Elle est morte maintenant et ses enfants ne me connaissent même pas. Après tout, je n'ai pas à m'en plaindre, ils ne me doivent rien, puisque ce que j'ai fait pour eux, je ne l'ai fait que pour accomplir un devoir sacré.

Nous vivions donc contents, Baptiste et moi, lorsqu'il y a sept ans, un feu de terre neuve qu'on avait imprudemment allumé dans les environs, par un temps de sécheresse, nous enleva, en moins d'une heure tout le fruit de nos travaux. Maison, granges, meubles, récolte tout y passa. Il ne nous restait que les habits que nous avions sur nous.

Nous vendîmes la terre, pour la somme de deux cents louis, dont cinquante louis, argent comptant, et la balance payable vingt-cinq louis par année pendant les six années suivantes. Nous pûmes acheter ainsi une maisonnette, et un petit enclos, au bas de cette montagne, nous remonter un peu de meubles et braver encore la misère. Baptiste trouva de l'ouvrage en ville : l'aisance reparut bientôt à la maison.

Cependant, Baptiste se faisait vieux garçon. Il avait déjà trente quatre ans. Je ne songeais pas qu'il était temps pour lui de se marier. Lorsqu'un samedi soir, en arrivant de la ville, il me dit :

—Papa, vous voilà vieux, et lorsque je suis absent toute la semaine, il n'est pas prudent que je vous laisse seul. Vous pouvez tomber malade... une faiblesse... on ne sait pas... —Je suis bien portant Baptiste : et puis si je tombais malade, les voisins sont proches.

—Les voisins sont de bonnes gens, mais ce n'est jamais